
Article

« "In Signum, Cui Contradicetur" »

Charles De Koninck

Laval théologique et philosophique, vol. 10, n° 1, 1954, p. 104-106.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/1019901ar>

DOI: 10.7202/1019901ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

« In Signum, Cui Contradicetur » *

Car mes pensées ne sont pas vos pensées,
et vos voies ne sont pas mes voies — dit
Yahweh.

ISAÏE, LV, 8.

Certain clergé anglican, au Royaume-Uni, redouble ses attaques contre la doctrine et la pratique de l'Église à l'endroit de cette jeune fille de la Palestine dont, grâce à Dieu, son Vicaire nous parle souvent. Ce clergé avait déjà poussé clamours contre la bulle *Munificentissimus Deus*, où le Magistère suprême définit l'Assomption comme dogme de foi. Comme il fallait s'y attendre, l'encyclique *Fulgens Corona* ne leur va pas davantage. Mais voici que la prière composée par Pie XII pour l'année mariale exaspère au point qu'on accuse carrément le Souverain Pontife de grossière hérésie [« rank heresy »]. On reproche donc au Saint-Siège qu'il a maintenant substitué Marie au Saint-Esprit, après l'avoir exaltée, affirme-t-on, jusqu'à lui faire occuper la place qui revient à la Seconde Personne de la très sainte Trinité. Il ne resterait donc plus que le Père éternel — et pour combien de temps encore ? Le *Church of England Newspaper*, de Londres, nous l'apprenait tout juste avant Noël : « Cette prière [pour l'année mariale] transfère à la Vierge Marie la foi dans le Christ. Que reste-t-il dès lors au Saint-Esprit ?... Aussi bien, comment s'attendre à autre chose de la part d'une Église dominée par une hiérarchie célibataire ? Le développement normal de leur personnalité [c'est-à-dire celle des membres du célibat] par la vie de famille leur est interdit ; forcément ils iront chercher un substitut pour occuper la place que l'épouse devrait tenir dans leur imagination. »¹

* Ces pages ont paru dans la *Semaine Religieuse*, sous le titre : *Un père de famille dans l'embarras*.

1. Passage cité par *Time Magazine*, le 28 décembre 1953, dans le contexte suivant : « The *Church of England Newspaper* last week looked hard at Pope PIUS XII's prayer to the Virgin Mary, composed for the opening of the Marian Year, and found in it implications of 'rank heresy.' — What specially roused the Anglican weekly were such words of invocation as : 'Enraptured by the splendor of your heavenly beauty... we cast ourselves into your arms... Convert the wicked, dry the tears of the afflicted and oppressed, comfort the poor and humble... protect the Holy Church.' — Said the *Church of England Newspaper* : 'This prayer transplants faith from Christ to the Virgin Mary... And what, we may legitimately ask, is left for the Holy Spirit? The Virgin Mary, apparently, displaces the Third Person of the Trinity as well as the Second.' — Such 'extravagant devotion' to Mary, the paper said, 'is what might be expected of a church under the domination of a celibate hierarchy. The normal development of their personality through family life is forbidden them : they must perforce find a substitute to occupy the place a wife should have in their imagination.' ”

Cette accusation de « grossière hérésie », si juste qu'en soit notre indignation, ne devrait pas nous bouleverser outre mesure, ni diminuer la charité — bien au contraire — ni faire perdre de vue que ce ne sont pas tous les anglicans qui parlent ainsi. Nous ne pouvons d'autre part oublier que jadis on faisait pire que cela. Car il y eut un temps où les hommes, grincant des dents contre lui, accusaient le Fils de Marie, le Verbe Incarné, à sa face — le répétant bien des fois — d'être possédé du père, du prince même de l'hérésie, et de *déraisonner* (JEAN, x, 20). Et Dieu merci qu'il soit resté quelque chose de ce divin déraisonnement dans son Église — des choses qui ne cessent d'étonner. On ne peut quand même pas s'attendre à ce que la sagesse du monde puisse se mesurer ou s'allier à la sagesse de Dieu ! Voilà du moins une chose dont il faut désespérer — *Je ne prie pas pour le monde* (JEAN, xvii, 9) — sans toutefois perdre l'espoir de vaincre cette sagesse qui vient d'en bas et d'en libérer le prochain, sans négliger cette dose qui peut en avoir survécu en nous-mêmes.

Tout en laissant au clergé la défense de la hiérarchie contre une attaque aussi spécieuse, je lui demande la permission d'exprimer l'embarras personnel — domestique même — où me plonge la théorie conjointe à cette sortie.

Me chiffonne en effet dans ce reproche d'« extravagant devotion to Mary », non pas seulement le fait que les accusateurs veulent eux-mêmes prescrire au Saint-Esprit la conduite à tenir, lui intimant en quelque sorte, si tant est qu'on le lui permette, en quel sens il peut souffler ; encore qu'à un niveau très inférieur à ce dernier, il est en cette théorie, d'ailleurs peu originale, quelque chose qui me touche d'une façon plus personnelle. (Bien sûr que le Saint-Esprit — et il faut même espérer qu'il le soit en plus d'un sens — est infinitement plus au-dedans, et plus proche de nous que nous-mêmes nous ne le sommes de notre propre personne. J'entends, à présent, cet adjectif au sens où mes oreilles sont personnelles, et encore ma pipe — quoique je ne la fume plus —, ou même mon bureau qui est mien, du moins *ad usum*.) Ce qui me met, moi aussi, — en plus de ceux qui ont bien saisi le *qui potest capere capiat* — dans une sorte de gêne, c'est encore cette même cause qu'on assigne, dans la réprobation citée, à la place occupée par Notre-Dame dans le cœur de l'Église — place dont les fidèles savent très bien qu'elle est subordonnée tout entière mais néanmoins immédiatement à la droite de son Fils ; et ils savent tout aussi bien que seul son Fils est à la droite du Père.

Eh bien ! vous comprendrez que cette interprétation rend plutôt équivoque même la situation des pères de familles chrétiens, qui, avec les messieurs du clergé célibataire, s'avèrent unanimes à louer la Miséricorde sans nombre — « la plus puissante dans les plus puissants » — pour avoir démontré en cette jeune Dame (cette « petite fille », dit saint Louis de Montfort), comme Dieu peut faire de si grandes choses avec si peu.

Or, si c'est à une frustration que doit s'attribuer cette dévotion commune, et si d'autre part ma femme, avec qui, pourtant, sans frustrer ni nature ni volonté — du moins à ce que nous croyions jusqu'à ce jour — j'ai propagé un certain nombre d'images substantielles de notre nature (y compris même des allergies — ou du moins leur terrain, occupé cependant depuis naissance), si mon épouse, dis-je, entend parler de cette théorie et la prend au sérieux, comment vais-je désormais lui faire face ? N'en devrait-elle pas me regarder comme un mari frustré ? Et, à ce compte, serait-ce donc à nos bonnes religieuses que nous sommes redevables de Noël, alors que, déjà, il y a tant de quoi les remercier ? Pour lors, quelle place me reste-t-il dans l'imagination de la mère de mes enfants quand elle s'applique à leur faire connaître celui dont nous célébrons en ce temps la naissance parmi nous et qu'on appelle Fils de David ?

Bref, ces messieurs du *Church of England Newspaper* ne semblent pas se rendre compte d'avoir lancé à l'aventure cette calomnie plutôt scabreuse. Auraient-ils donc pris au sérieux *Das Wesen des Christenthums* de Ludwig Feuerbach ? Peut-être craignent-ils obscurément d'être eux-mêmes inscrits sur l'agenda de Notre-Dame.

C. D. K.

L'Épiphanie, 1954.

